tion, n'y voyait qu'un phénomène rare et jusqu'alors inaperçu ; Halley fut le premier qui, annonçant aux astronomes les passages qui devaient avoir lieu en 1761 et en 1769, les avertit des conséquences qu'ils en pourraient tirer (il pria la postérité de se souvenir que c'était un Anglais qui avait eu cette idée) ; il indiqua même quels lieux seraient plus favorables à l'observation.

Ces deux passages furent les premiers observés scientifiquement. Ceux de 1631 et 1639 l'avaient été par simple curiosité. Los astronomes anglais Horrockes et Crabtree examinèrent en particulier, près de Liverpool, avec beaucoup d'attention, les circonstances du passage de 1639. L'anthousiasme du premier de ces astronomes s'épancha même en un dithyrambe mythologique dans lequel il célébrait l'union de Vénus avec le dieu du jour.

On croyait la parallaxe solaire de dix secondes, correspondant à une distance de la Terre au Soleil égale à 19871 rayons terrestres. Les observations du passage de 1761, faites au cap de Bonne-Espérance, en Laponie et à Tobolsk en Sébérie, donnèrent pour l'angle que sous-tend le rayon de la Terre, vu du soleil à la distance moyenne, une valeur d'environ 9 secondes.

Vint ensuite le passage de 1769, à l'observation duquel toutes les nations de l'Europe contribuèrent. L'abbé Chappe, de l'Académie des sciences, se rendit en Californie, où il mourut très-peu de temps après l'observation qu'il avait été y faire.

On se rappelle que l'Académie des sciences, avait envoyé Legentil pour observer le passage de cette année à Pondichéry, et que, par les hasards de la mer, n'étant pas encore arrivé lorsque ce passage s'effectua, il avait pris la résolution héroïque d'attendre huit années afin d'observer dans la même ville le passage de 1769. Nous avons vu, dans une précédente livraison, que le ciel s'opposa obstinément à ses désirs. Ne pouvant attendre ee nouveau jusqu'au passage suivant, il revint en France fort déconcerté, et faillit faire naufrage.

Cook et l'astronome Green allèrent à Otaïti, dans la mer du Sud ; Dymont et Wales prirent leurs stations dans le nord de l'Amérique, près de la baie d'Hudson ; Call à Madras, dans la presqu'île de l'Inde. L'Académie de Pétersbourg envoya des astronomes dans divers points de la Laponie russe. Le père Hell, astronome allemand, alla, au nom du roi de Danemark, observer à Wardhus, extrémité septentrionale de notre continent, et Planman, suédois, observa à Cajanebourg, dans la Finlande.

Stockholm, Copenhague, Londres, Paris, Madrid, Maroc, voyaient l'entrée vers le coucher, mais ils ne pouvaient observer la sortie.

A l'Observatoire de Paris, Cassini et les astronomes ont observé l'entrée à $7^h\ 38^m\ 50^s$.

Les résultats comparés des deux observations faites dans des lieux éloignés suffirent à la détermination de la parallaxe solaire. Voici les nombres obtenus par diverses combinaisons :

Taïti et Wardhus, 8″. 71 ; — Taïti et Kola, 8″. 55 ; — Taïti et Cajanebourg, 8″. 39 ; — Taïti et baie d'Hudson, 8″. 50 ; — Taïti et Paris, 8″. 78 ; — Californie et Wardhus, 8″. 62 ; — Californie et Kola, 8″. 39.

La moyenne des observations donne 8″. 59, angle qui correspond à une distance de 23 980 rayons terrestrés ou 38 230 000 lieues.

Cette distance, adoptée depuis le commencement de ce siècle, est celle que lion enseigne dans les écoles. Depuis quelques années, cependant, une nouvelle discussion des résultats du passage de 1769 a donné le nombre 8″. 86, ; les recherches de Foucault sur la vitesse de la lumière ont également donné 8″. 86, et des calculs sur les masses du système ont confirmé cette même valeur. Aujourd'hui donc, 8″. 36 représente l'angle sous lequel on voit le rayon de la Terre à la distance du Soleil, ce qui correspond à 23 200 rayons de l'équateur ou 37 000 000 de lieues. Cette année mettra fin à la discussion.

FÉCONDITÉ DE QUELQUES ECRIVAINS.

" Il y a des écrivains, dit Vigneul-Marville, qui ont une peine infinie à commencer, et qui courent quand une fois le chemin est ouvert. Les premières lignes de l'histoire de M. Thou lui coûtèrent plus que tout le reste ; mais dès qu'il eut surmonté cette difficulté, il courut en écrivant. D'autres, écrivent facilement, et sont longtemps à polir leurs ouvrages. Tel était Horace chez les Romains ; tel était M. de Rabutin parmi nous ; tels sont la plupart des gens sages, qui étant nés pour écrire, ne suivent d'abord la nature que pour ensuite la corriger et la polir. D'autres, enfin, mais cela pour leur malheur, ne peuvent écrire qu'à la hâte, et ne sauraient repasser sur leurs ouvrages.

M. de Saumaise était de ce caractère : caractère dangereux qu'il faut souffrir où il se trouve ; mais qui ne doit point servir de modèle ni d'exemple à personne.

" Fabius Léonida, poète italien, suait longtemps sur ses ouvrages ; et les retouchait plus de dix fois, pour leur donner la perfection qu'il souhaitait. Pierre Mafée, qui a si bien écrit en latin, ne composait que quatorze ou quinze lignes par jour. Paul Émile Sanctorius, qui avait entrepris d'écrire en latin l'histoire de son siècle, était si long à polir ce qu'il faisait, qu'un autre, en moins de temps, aurait écrit l'histoire de tout le monde. M. de Vaugelas fut trente ans sur la traduction de Quinte-Curce la changeant et la corrigeant sans cesse. M. Habert, de l'Académie, auteur du *Temple de la mort*, qui est une des plus belles pièces de notre poésie française, changea et rechangea durant trois ans les vers de cet ouvrage, pour les amener au point de beauté, de politesse et l'élégance où nous les voyons. Ce n'était qu'en veillant beaucoup et à force de se tourmenter, que Malherbe produisait ses divines poésies. M. de Balzac passait les jours et les nuits à représenter ses pensées avec cette netteté de style et ce choix de paroles, que nous admirons encore aujourd'hui. "

Les manuscrits de l'Arioste sont chargés de ratures. Ainsi qu'on le voit sur le manuscrit autographe conservé à Florence, il écrivit de seize manié-